

Québec, capitale des lettres et de l'édition

Jean-François Caron

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2010). Québec, capitale des lettres et de l'édition. *Lettres québécoises*, (137), 14–17.

Québec, capitale des lettres et de l'édition

Québec doit son charme à ce que, de ses origines à maintenant, ses habitants ont su lui ajouter: ses maisons, ses édifices publics, ses rues, ses escaliers, ses quais. Et les mots grâce auxquels on continue à la voir une fois la nuit tombée.

Gilles Pellerin

Depuis son 400^e anniversaire, la Vieille Capitale se mire dans le miroir de l'histoire. Si elle ferme amèrement les yeux sur la suie lavée de son manège militaire et les desquamations de son pont rubiginieux, elle peut encore se vanter d'avoir ses lettres de noblesse. Car à la confluence de la recherche et de la création, Québec mérite le titre de capitale des lettres et de l'édition.

Elle voudrait bien se refaire une beauté, cherche une cure de jeunesse qui lui redonnerait un air de jeunesse. Qui peut lui en vouloir? Les plus gentils ne l'appellent-ils pas « La Vieille Capitale¹ »? Une apostrophe qui ne devrait pas lui faire offense. Plus vieille ville des colonies européennes en Amérique, appartenant au Patrimoine mondial décrété par l'Unesco, Québec pourrait même s'en vanter. Et pourtant, elle cherche à déposséder cette image surannée qui lui colle à la peau.

Mais il ne faudrait pas renier ces quelques attributs qui font d'elle une capitale unique. Tout au long de ce dossier, comme une ombre, Gilles Pellerin, auteur, éditeur et conférencier, surtout très engagé dans les milieux de la littérature et de la promotion de la francophonie, marche avec nous dans Québec. Nous arpentons ensemble la capitale nationale en sa compagnie. Et nous fouillons la vieille maîtresse pour flâner ses parfums, pour la redécouvrir avec soin: ses grands projets d'édition, ses institutions, les initiatives qui y sont nées et qu'elle enfante encore. Tout ça, c'est Québec. Au pied de la lettre.

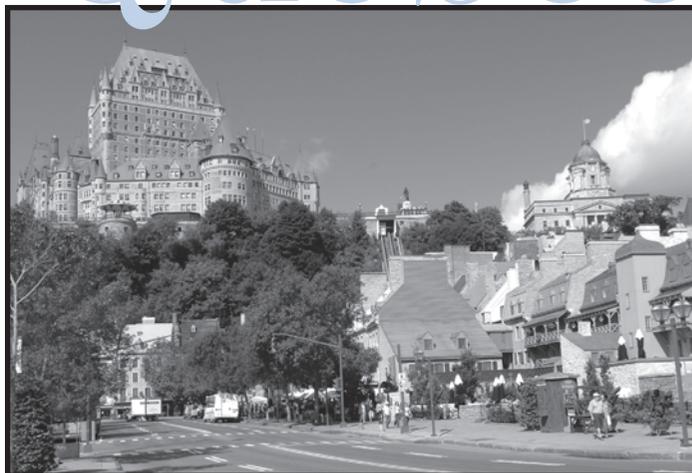
DEPUIS LE CAMPUS

En pleine ville, marcher dans l'ombre des feuillus et sur les tertres gazonnés. Il ne s'agit pas d'un parc, mais de l'un des plus beaux campus du Québec, celui de l'Université Laval.

L'origine de l'institution remonte à la fondation du Séminaire de Québec en 1663², ce qui lui permet de se vanter d'être le plus ancien établissement d'enseignement francophone d'Amérique. Elle est aussi la cinquième plus ancienne université d'Amérique, toutes langues confondues.

Avec près de 40 000 étudiants, l'Université Laval, fondée officiellement le 8 décembre 1852 sur le modèle des universités françaises, fait aujourd'hui partie des dix universités canadiennes les plus importantes sur le plan de la

Québec



recherche. Parmi les grands chantiers qu'on y trouve, de grands projets de recherche et d'édition retiendront notre attention: le dictionnaire biographique du Canada, le dictionnaire des œuvres littéraires du Québec et le dictionnaire du français québécois.

ENTRE LES LIGNES... DE VIES

L'idée n'émane pas de la capitale québécoise. Elle a plutôt germé dans la tête d'un Torontois, James Nicholson, qui légua à son décès une somme importante à l'Université de Toronto, destinée à la production du *Dictionnaire biographique du Canada*, inspiré du prestigieux *Dictionary of national biography* de Grande-Bretagne. C'était en 1959.

Deux ans plus tard, l'Université Laval s'associait déjà au projet, permettant que le travail se fasse dans les deux langues officielles. Cette rencontre entre les deux universités aura permis de publier dès 1966 le premier volume du dictionnaire, qui propose le portrait de la plus longue période historique, couvrant 700 ans (entre l'an 1000 et 1700).

En 1998, 14 volumes étaient déjà publiés, colligeant les biographies de 7 790 personnages (entre 500 et 700 par volume) disparus avant 1920. Il s'agissait de représentants de différents corps de métiers ayant joué un rôle d'importance dans ce qu'est devenu le Canada.

Dans une volonté de rendre public le fruit de toutes ces recherches, en 2001, on distribuait gratuitement à 13 000 bibliothèques publiques et établissements d'enseignement du Canada des exemplaires d'un cd-rom qui rassemblait les 14 premiers volumes ainsi qu'une sélection de biographies inédites. Initialement prévu pour la fin de 2003, le quinzième volume, qui couvre la décennie de 1921 à 1930, a été publié en 2005. On travaille depuis à la préparation de celui qui doit couvrir les années 30.

Le *Dictionnaire biographique du Canada* est aussi disponible en ligne³ depuis que Patrimoine canadien a obtenu des deux universités participantes un accord de licence permettant à Bibliothèque et Archives Canada d'en faire la diffusion dans Internet.

MONUMENT À LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Il faut retourner en 1971, époque charnière dans l'histoire littéraire québécoise, pour voir poindre le grand projet d'un *Dictionnaire des œuvres littéraires*

du Québec (DOLQ). Lors de sa création par Maurice Lemire, le projet avait pour objectif de créer un corpus exhaustif du fait littéraire québécois de ses origines jusqu'à nos jours, soit de tous les essais littéraires et des œuvres d'imagination (roman, nouvelle, poésie, conte) sur le seul critère de leur littérarité, c'est-à-dire sans tenir compte de la popularité ou de la qualité des œuvres.

Cet autre grand chantier né dans la capitale demandait beaucoup de temps, de financement et d'effectifs. C'est d'ailleurs cette initiative qui a donné naissance au Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval, en 1981. Plus de vingt ans après, à l'automne 2002, le CRELIQ s'associait au Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal (CÉTUQ)⁴ pour fonder le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)⁵. Le DOLQ demeure un projet constitutif du CRILCQ.

Sept volumes plus tard, la tâche particulièrement ardue de la construction de ce monument élevé en l'honneur de la littérature québécoise n'est toujours pas terminée. Aujourd'hui dirigé par Aurélien Boivin, qu'on connaît entre autres pour son travail au sein de la revue *Québec français*, dont il est responsable du volet littéraire, son équipe de chercheurs peaufine encore le volume couvrant les années 1986 à 1990. Seulement pour ce huitième tome, c'est plus de 300 collaborateurs de différents établissements d'enseignement qui sont sollicités au Québec, dans le reste du Canada, aux États-Unis ainsi que dans plusieurs pays d'Europe.

À DOS DE JOUAL

Depuis la controverse liée à la production des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay⁶, jusqu'à la publication du *Joual de Troie*⁷ de Jean-Marcel Paquette, l'idée même de l'existence d'une langue qui soit proprement québécoise a soulevé les passions. Pour le fondateur du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ), Marcel Juneau, et pour tous ceux qui l'ont suivi dans cette entreprise, il était de plus en plus nécessaire de pouvoir recourir à un ouvrage de référence témoignant du français québécois. L'objectif était — et demeure — de permettre une réflexion sur la langue du Québec qui puisse reposer sur des données objectives plutôt que sur des *a priori*.

Les principaux détracteurs du parler québécois s'obstinent à voir dans ses couteurs des anglicismes et des erreurs, si bien qu'on fait naître le joual à la Conquête. Or, le *Dictionnaire historique du français québécois*, dont la première édition a été publiée en 1998, montre que les mots et les expressions qui caractérisent notre langue ne font pas d'elle une exception. Une banque de données lexicographiques panfrancophone (la BDLP) tend à le corroborer : toutes les communautés francophones possèdent leurs usages propres, même si la situation du Québec, minoritaire sur un continent essentiellement anglophone, demeure particulière.

Après la publication du *Dictionnaire historique du français québécois*, menée à terme par Claude Poirier (releveur de Marcel Juneau à la direction du TLFQ au début des années 80), et grâce à une participation à différents ouvrages destinés au grand public (*Dictionnaire du français plus*, *Dictionnaire universel francophone* de Hachette, *Le Petit Larousse*), avec aussi sa BDLP, disponible dans



GILLES PELLERIN



AURÉLIEN BOIVIN

Internet, à laquelle participent vingt-deux pays de la francophonie, le TLFQ est devenu une référence dans le monde francophone pour tout ce qui a trait aux variations lexicales du français selon les régions où il est parlé.

Pour les éditeurs, ces nouveaux outils de normalisation de la langue québécoise se sont avérés d'une aide précieuse. C'est ce qu'en pense Gilles Pellerin, cofondateur de la maison d'édition L'instant même⁸ : « Quand on est éditeur, on a toujours ce problème-là : qu'est-ce qu'on fait avec les québécismes ? Qu'est-ce qu'on fait avec les particularités de la langue vernaculaire ? À ce moment-là, tous ces travaux qui ont été faits depuis un quart de siècle s'avèrent indispensables. Si on regarde des livres publiés dans les années soixante et qu'on essaie de voir quelle est la logique qui préside à l'orthographe des mots québécois, on peut voir un mot qui est écrit de deux manières différentes en deux pages distinctes. Maintenant on arrive à quelque chose de beaucoup plus uniforme. C'est le résultat du travail de ces gens-là. »

LA CAPITALE EN REVUES

« Il y a une chose qui est remarquable quand vous regardez les grands magazines de littérature au Québec », s'étonne Gilles Pellerin en dressant la liste des bons coups de la capitale. Établissant au nombre de cinq les magazines d'information littéraires au Québec, citant *Lettres québécoises*, *Québec français*, *Nuit blanche*, *Entre les lignes* et *Le Libraire*, il remarque : « Il y en a trois sur cinq qui sont faits à Québec. C'est incroyable ! On occupe une place vraiment disproportionnée par rapport à l'ensemble de ce qu'est le Québec. »

Il est vrai qu'avec une population d'à peine plus de 500 000 habitants, ce qui représente 6 % de la population de la province québécoise, la proportion est impressionnante⁹, mais Pellerin a sa théorie pour expliquer la situation : « Pour des magazines comme ça, il faut s'implanter dans une grande ville. À Québec, on a la masse critique pour le faire. En plus, la région profite de la vitalité remarquable des librairies indépendantes. Il y a de grandes chaînes comme Renaud Bray et Archambault, mais il n'y a pas une ville où les librairies indépendantes se portent aussi bien qu'à Québec. C'est une très vieille tradition. »

Ainsi, la capitale, riche de l'apport de ses librairies, aurait été le creuset propice au développement de magazines littéraires...

ENTRE LA LETTRE ET LE MOT

Le magazine *Québec français* (QF), créé par l'Association québécoise des professeurs de français (AQPFF), a vu le jour dans la période trouble du début des années 1970. L'école était alors en pleine mutation, et le débat sur la question du joual s'accroissait. D'abord présentée sous la forme d'un journal¹⁰, la formule magazine s'est cristallisée treize numéros plus tard, en 1974, soit à cette époque où aucune revue traitant de littérature québécoise ne s'adressait encore au grand public — *Lettres québécoises* passerait sous presse pour la première fois à l'automne 1976.

Publiant à la fois des articles traitant de didactique et de littérature, cherchant à harmoniser ces deux préoccupations, le magazine conserve depuis sa création une originalité qui lui aura causé de nombreux maux de tête dans son approche

des organismes subventionnaires, qui n'ont jamais donné leur aval à la publication — une situation qui a obligé les collaborateurs de la revue à y contribuer bénévolement.

Toutes choses étant reliées, le Trésor de langue française au Québec, sous la houlette de Claude Poirier, convaincu de la nécessité de contribuer au débat de la langue bien avant la publication du *Dictionnaire historique du français québécois*, a publié une chronique dans *QF* dès 1982. De plus, la direction du volet littéraire de *QF* est encore aujourd'hui assumée par Aurélien Boivin, qui chapeaute aussi, comme nous l'avons mentionné plus tôt, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

Comme plusieurs institutions du milieu des littératures, la revue *Québec français* se trouve au carrefour des générations. C'est ce que remarque Gilles Pellerin : « Actuellement, il y a une relève progressive qui se fait à *Québec français*. Aurélien Boivin semble de plus en plus confier de mandats à Steve Laflamme et Geneviève Gingras qui sont deux professeurs de littérature au Cégep de Sainte-Foy. Et la revue me semble afficher un dynamisme de tous les instants. »

NAÏTRE DES CENDRES

Depuis 1982, certains amateurs de livres ont une nouvelle raison de prolonger leurs lectures jusque tard dans la nuit : *Nuit blanche*. Mais l'histoire commence bien plus tôt, en 1974, dans une jeune librairie indépendante située rue Garneau, à Québec. En plus de différentes activités d'animation, de lectures et de causeries, Denis LeBrun, fondateur de la librairie Pantoute, propose une initiative modeste, d'abord ponctuelle : le *Bulletin Pantoute*.

La publication du *Bulletin* ne reviendra véritablement que six ans plus tard, après une tragédie qui touchera de près la librairie. Pellerin¹¹, qui a travaillé à *Pantoute*, se remémore les événements de janvier 1980 : « Il y a eu un énorme incendie dans le quartier latin, et la librairie a servi de mur coupe-feu, en quelque sorte. Ce qui fait qu'il n'était plus possible d'occuper les lieux. C'était une période assez éprouvante... »

Ravagée, blanchie de cendre et de glace, la librairie Pantoute a dû déménager. Ce n'est qu'après la relocalisation du commerce, la même année, que le *Bulletin Pantoute* s'est installé de façon plus stable. En 1982, après six numéros, le bulletin deviendra véritablement *Nuit blanche*, le magazine littéraire d'information s'intéressant à la littérature francophone ou traduite en français que nous connaissons aujourd'hui.

Après avoir remporté à trois reprises le Grand Prix des revues culturelles du Québec, décerné par l'Association québécoise des éditeurs de magazines¹², entre 1980 et 1990, *Nuit blanche* devient autonome. Aujourd'hui, elle propose des commentaires de lecture, des nouvelles, des articles, des entrevues et des dossiers thématiques.

LE LIBRAIRE SORT DES RAYONS

Aussi né d'une initiative de la librairie Pantoute, le journal *Le Libraire*, présenté sous forme de magazine depuis 2004, ne devait à l'origine son existence qu'à la volonté de souligner le quart de siècle de la librairie. Or, d'autres libraires se sont montrés intéressés par le potentiel du projet, si bien qu'on a choisi de répéter l'expérience.

Depuis, la publication a trouvé un écho favorable auprès de 75 librairies situées au Québec, en Ontario et au Nouveau-Brunswick. En plus de participer occa-

sionnellement à sa rédaction, les libraires distribuent gratuitement le magazine, tout comme le font les bibliothèques publiques du réseau québécois.

Au cours des dernières années, la publication est aussi devenue www.leslibraire.org, s'offrant ainsi au plan international. Cette fenêtre virtuelle donne sur le paysage de l'actualité littéraire, où la littérature québécoise folâtre avec la sacro-sainte littérature française sans sentir le besoin de rougir.

DANS SES NOUVEAUX QUARTIERS

Avec tous ses efforts de revitalisation, la capitale nationale arrive à concentrer dans ce qu'on appelle aujourd'hui le nouveau Saint-Roch l'énergie vive et créative de quelques-uns des organismes les plus effervescents. S'y retrouvent entre autres la librairie Pantoute, avec son Studio P, qui accueille différents événements culturels et littéraires, les nouveaux bureaux du magazine *Le Libraire*, ainsi que le regroupement des Librairies indépendantes du Québec (LIQ).

Il n'est pas anodin de voir aussi s'associer quatre éditeurs dans le même édifice. Nota bene (essais), Varia (qui se consacrera désormais au livre sur l'art), Le lézard amoureux (poésie) et Alto (romans et nouvelles) entendent partager certains services, réduisant ainsi leurs frais de production, par exemple le graphisme et le service de presse.

UNE NOUVELLE MAISON

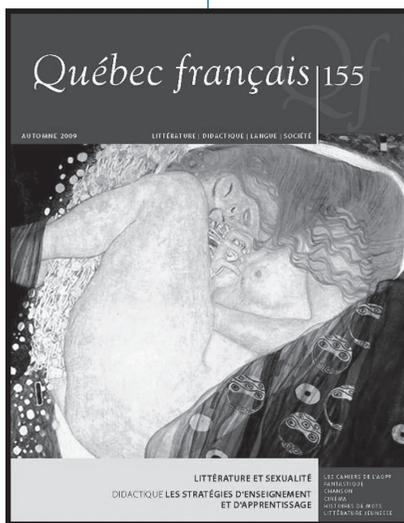
Et si la littérature avait un pied-à-terre dans la capitale ? L'Institut canadien de Québec promet pour 2011 une Maison des littératures, un projet unique au Québec. L'organisme espère offrir à la population mais aussi aux auteurs et aux professionnels du milieu littéraire, différents services, des activités ainsi que l'accès à des installations et à des collections diverses. Le projet d'une maison des littératures, qui n'a pas encore trouvé sa forme finale même si elle hante les principaux intéressés depuis 1998, excite particulièrement Pellerin. Car c'est à lui que l'Institut canadien de Québec (qui lui décernait d'ailleurs un prix en 2003 pour sa carrière d'éditeur et d'auteur) a demandé d'être le conseiller littéraire. S'inspirant de projets semblables créés en

Europe, il est confiant de voir la Maison des littératures redonner un élan à la vie littéraire de Québec. Il faut dire que la salle de l'Institut, créée en 1944 dans la première église de style néogothique à Québec (le temple Wesley), avait dû être fermée en 1999 parce qu'elle ne répondait plus aux normes imposées par le gouvernement...

Déjà engagé dans un certain nombre de projets de résidence d'écriture et de création — même un programme consacré à la bande dessinée —, l'Institut canadien de Québec voit beaucoup plus grand avec son projet de Maison des littératures. En plus de proposer une programmation variée de manifestations culturelles, on veut rassembler dans le même bâtiment une bibliothèque publique, des salons de lecture, une galerie d'exposition, un centre de documentation, des cabinets d'écriture, des bureaux pour l'administration de différents organismes, et même un studio de création multimédia.

DEMAIN, DANS LES BRAS DE LA VIEILLE

Difficile de voir quelles initiatives auront véritablement une incidence dans la trame de l'histoire des littératures québécoises. Si on ne pouvait passer sous silence le grand projet d'une Maison des littératures, il était tout aussi impossible de contourner la création d'un festival qui lui est lié : le premier festival littéraire de Québec aura lieu du 14 au 24 octobre 2010. Avec un budget de



250 000 \$ accordé par la Ville, reconductible en 2011 et 2012, l'événement a tous les outils pour durer.

La première édition du festival, *Les Parenthèses*, sera consacrée à l'auteur argentin Jorge Luis Borges, un choix qui n'a pas fait l'unanimité. Le conseiller littéraire de la Maison des littératures et organisateur de l'événement continue de croire que cette sélection était judicieuse : « Pour que la Maison soit efficace, il faut l'installer dans un réseau de maisons de même nature. C'est en invitant de gros noms qu'on arrivera à faire les alliances nécessaires. »

D'autres chantiers plus discrets concourent aussi à la vitalité de la vie littéraire de la capitale. Même la poésie qui se trouve en marge de ce qui s'écrit ne peut être éclipsée de l'horizon de la littérature. C'est ce que prouvent les nombreuses manifestations du Tremplin d'actualisation de la poésie (TAP)¹³, créé en 1998, dont la direction artistique est assumée depuis le début par André Marceau. L'organisme s'intéresse particulièrement à une poésie performée, axée sur l'oralité, ouverte à sa propre mise en scène.

Le résultat se déploie de différentes façons : présentation de soirées mensuelles (*Les Vendredis de poésie*), fondation de la cellule SLAM cap (qui s'associait à Slammontréal en 2007 pour engendrer la ligue québécoise de slam, la LiQS), plus d'une trentaine de spectacles présentés en collaboration avec diverses institutions (dont l'Université Laval et l'Institut canadien de Québec), aussi la production de disques et de plaquettes de poésie, ainsi que la production de diverses manifestations hors normes. En dix ans, en fait, c'est plus de deux cents activités de poésie qui ont été proposées à la population par le TAP et toutes ses déclinaisons.

ELLE SE SOUVIENT

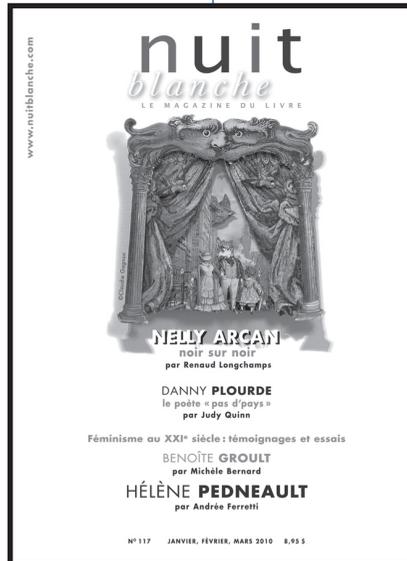
La « petite vieille » trouvera peut-être une nouvelle image, avec ceci remonté, cela raffermi. Elle se lancera probablement dans de nouvelles expériences — ce qui est très certainement souhaitable —, verra le milieu de l'édition continuer de se développer comme c'est le cas depuis le milieu des années 1970, mais elle ne pourra jamais faire fi de son passé. Solide (et imparfaite), elle devra se souvenir. Une attitude qu'elle ne refuse pas d'épouser.

Car elle se souvient, en fait. En témoigne la force des irréductibles libraires, entre autres. Aussi, ces initiatives qui portent à la souvenance. Comme le Moulin à paroles de l'été 2009, où Pellerin est allé faire une lecture. « Il y avait, ce jour-là, la reconnaissance par chacun que nous avons une histoire. Et une littérature. »

Elle se souvient, la Vieille Capitale. Même rajeunie, elle se souviendra. Nous avons une histoire. Et une littérature.

NOTES

1. Certains auteurs vont jusqu'à l'appeler la « petite vieille ». C'est le cas d'André Marceau, directeur artistique du Tremplin d'actualisation de la poésie, dans un article intitulé « Une brève histoire de la poésie vivante » (*Inter, art actuel*, n° 100, automne 2008, p. 48-52.).
2. L'Université Laval tire d'ailleurs son nom du fondateur du Séminaire de Québec, François de Montmorency-Laval (1623-1708).
3. Il faut visiter www.biographi.ca pour en expérimenter la pertinence.
4. La fondation par Léopold Leblanc du Centre d'études québécoises (CÉTUQ) remonte à 1975.
5. Les bases principales du CRILCQ se trouvent à l'Université Laval, à l'Université de Montréal et à l'Université du Québec à Montréal, mais le centre profite aussi de la collaboration de chercheurs opérant au sein d'autres universités québécoises.



6. Rappelons que la pièce de Tremblay, lors de sa mise en scène par André Brassard au Théâtre du Rideau Vert le 28 août 1968, était la première pièce en joual à être présentée en public, ce qui a été la cause d'une importante polémique.

7. *Le Joual de Troie*, un essai de Jean-Marcel Paquette, a valu à son auteur le prix France-Québec en 1974. Paquette y établissait des relations entre la langue, la politique et la condition socioéconomique des Québécois.

8. Cofondée par Gilles Pellerin, Denis LeBrun, Marie Taillon et Jean-Paul Baumier, la maison d'édition L'Instant même, dont le premier titre, *Parcours improbables* (Bertrand Bergeron) était publié en 1986, s'est longtemps consacrée à la nouvelle. Depuis 1993, elle a élargi le faisceau de sa ligne éditoriale pour couvrir le roman, puis l'essai, le théâtre et le cinéma.

9. En comparaison, la métropole avait en 2008 une population de 1 641 435 habitants, ce qui représente 21 % de la population québécoise.

10. Le premier numéro de *Québec français* a été présenté en novembre 1970 à l'AQFP sous la forme d'un manifeste intitulé *Le Livre noir. De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec*, ce qui n'est pas sans faire la lumière sur les préoccupations de ses créateurs.

11. Gilles Pellerin a écrit dans *Nuit blanche* un certain temps, puis a été gérant de Pantoute de 1983 à 1985. Il a quitté ses fonctions pour devenir rédacteur en chef de *Nuit blanche*, poste qu'il a occupé jusqu'en 1987.

12. L'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois est devenue la Société de développement des périodiques culturels québécois.

13. Les efforts du TAP appellent une poésie qui relève de l'acte, d'où l'idée d'une « actualisation ».

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

voix.images@uqam.ca
www.voixetimages.uqam.ca

La revue *Voix et Images* publie trois numéros par année qui comprennent des analyses approfondies et variées sur la production ancienne et contemporaine, des textes inédits et des entrevues avec des écrivains du Québec ainsi que des chroniques sur l'actualité. Chaque numéro de *Voix et Images* comprend trois rubriques principales : un dossier, des études et des chroniques.

DOSSIER « LOUISE DUPRÉ », vol. XXXIV, n° 2 (101), hiver 2008

Le sujet féminin : de l'intime à la mémoire ¶ JANET M. PATERSON ET NATHALIE WATTEYNE

Entretien avec Louise Dupré ¶ JANET M. PATERSON

Inédit. *La porte fermée* ¶ LOUISE DUPRÉ

De la maturité à l'accomplissement. La trajectoire poétique de Louise Dupré ¶

ANDRÉ BROCHU

Fenêtre sur corps. L'esthétique du recueillement dans la poésie de Louise Dupré ¶

DENISE BRASSARD

Narration, temps et espace dans les romans de Louise Dupré ¶ JAAP LINTVELT

Dans les moindres détails. La fiction de Louise Dupré ¶ SANDRINA JOSEPH

Tout comme elle. L'intime et le non-dit ¶ NATHALIE WATTEYNE

Bibliographie de Louise Dupré ¶ MÉLANIE BEAUCHEMIN ET NATHALIE WATTEYNE

ABONNEMENT

(INCLUANT LES TAXES ET/OU LES FRAIS DE PORT ET DE MANUTENTION)

QUÉBEC/CANADA

ÉTRANGER

1 AN (3 NUMÉROS) : étudiant 29 \$

1 AN (3 NUMÉROS) : étudiant 35 \$

individu 45 \$

individu 55 \$

institution 90 \$

institution 95 \$

UQAM